

Correspondance entre le chaos et l'insignifiance – II

Jean Désy et Ouanessa Younsi

Chères amies, chers amis, windiga (bon midi) !

Nos aventures se poursuivent en terre étrangère (vraiment ?), sous un soleil de fer. Ici, en toute honnêteté, nous nous plaisons de plus en plus (tout est une question de rythme, semble-t-il. Il faut peut-être se taire pour entendre son cœur battre...) et nous commençons même à nous sentir chez nous, malgré les quelques mésaventures qui surviennent périodiquement (« Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin. » Merci Kierkegaard !).

Nouvelles de la semaine : nous avons trouvé de nouveaux lézards dans notre chambre (et même des œufs), nous sommes allées danser (coupé-décalé, ha ! ha ! ha !) samedi soir avec les gens de l'Action sociale, nous nous sommes rendues au marché qui a lieu tous les trois jours, nous avons discuté des traditions et des puissances africaines lundi soir sous les étoiles (et quelles étoiles !), etc. Cette semaine, nous sommes à la pharmacie, le service de loin le moins désœuvrant (je rédige les factures... ici les patients doivent payer leurs médicaments et il est désolant de constater qu'ils n'ont souvent pas les moyens de régler leur facture pourtant dérisoire. La solution ? Aucune ! Ils s'en vont piteusement, traînant leur ordonnance comme une honte et ne sont suivis que par leur ombre). Quant au stage, si le bénévolat au centre médical s'avère certes quelque peu décevant, notre intégration au village, notre participation à la réalité locale, notre découverte de la culture, etc. – bref, notre simple présence ici – demeurent extrêmement enrichissantes, tant sur les plans personnel que social.

Laissez-moi maintenant vous tracer le portrait (que dis-je ? l'esquisse !) de la pauvreté burkinabée. Ce qui frappe d'abord, c'est son existence si profonde que chaque visage semble en porter les stigmates ; chaque



Photo : Ouanessa Younsi

âme, les cicatrices. Qualifier cette misère d'omniprésente reste encore un euphémisme, tant elle se révèle fermement ancrée dans tous les éléments du paysage : bâtiments en ruines, maisons de paille et de terre, voitures en morceaux, enfants décharnés, animaux en os, terre aride, hommes désœuvrés, etc. Même les riches paraissent pauvres à la lumière de notre vision occidentale, et les rares hommes qui évoluent dans un confort à notre mesure semblent quelque peu ridicules, voire burlesques, tant ils jurent dans ce décor délabré, comme des bouffons dans une tragédie.

L'on pourrait croire que ces conditions rendent la pauvreté banale tant elle ne surprend plus, tant on s'attend à la croiser à chaque coin de rue. Et pourtant... est-ce la joie des habitants ? Ou leur grandeur, leur dignité jusque dans la boue ? Toujours est-il que la misère sous leur regard n'admet aucun qualificatif : elle n'est ni banale, ni triste, ni insupportable, ni criante. Elle est, point. Elle habite tout le temps, tout l'espace. Elle est le réel, jusque dans la fatalité (et sincèrement, la verrions-nous autrement si nous étions à leur place, si nous mangions comme eux leur faim, si nous buvions leur soif ?). Au centre médical, le manque de moyens est également flagrant. Le contraste avec la situation au Québec décuple la misère à nos yeux de Nassara (Blancs). Certes,

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri. M^{me} Ouanessa Younsi est étudiante en médecine à l'Université Laval, à Québec.

cette pauvreté ne peut pas tout justifier, mais rien ne justifie une telle pauvreté.

Alors, quelle attitude adopter devant ces hommes qui pourraient être nos miroirs ? Compassion ? Patience ? Pitié ? Tristesse ? Passivité ? Impuissance ? Générosité ? Colère ? Révolte ? Toutes à la fois ? Ou l'amour, encore l'amour, toujours l'amour... Et si nous étions « humains, trop humains » ? Fermer les yeux ? Ou les ouvrir, les ouvrir si grand qu'on en devient aveugle ?

Je reste là, assise, perplexe, écrivant à défaut de tout comprendre (et si je saisisais tout, écrirais-je encore ? Oserais-je vivre ?)... Mais bientôt, le soleil me rappelle à l'ordre avec ses rayons comme les aiguilles d'une horloge. La journée n'est pas encore terminée... Et les yeux que l'on ferme n'ont pas droit aux aurores.

Je vous embrasse, merci d'exister.

Ouanessa Younsi

Chère Ouanessa,

Te voilà gagnée par les forces vives du pays, malgré le soleil, les odeurs, la chaleur. Quel questionnement que le tien ! Il me rejoint puissamment, moi qui n'ai trouvé de sens à ma vie de docteur qu'à ne côtoyer que des beaucoup plus pauvres que moi, des plus déshérités, comme si je n'étais pas capable (et n'avais jamais été capable) de trouver ma place dans une médecine faite pour les bien-nantis. Face aux miséreux, face aux Autochtones parfois proches de la misère (de nombreux groupes de Cris ou de Montagnais sont cependant tout à fait à l'aise matériellement, maintenant), il m'a semblé garder suffisamment de sens à ma vie. Le Sens. Car la pauvreté (ainsi l'ai-je toujours présente) demeure essentielle, mais dans la mesure où elle ne conduit pas à l'indignité, dans la mesure où elle est choisie et assumée, donc chantée. Je comprends fort bien l'humanité d'avoir haï la misère qui tue les enfants et assèche des pays entiers. L'injustice blesse l'être humain au plus profond. C'est pourquoi l'humanité travaille à combattre l'injustice (et la pauvreté). Elle travaille comme une forcenée (tant d'humains des pays riches travaillent, parfois comme des robots, pour



Photo : Ouanessa Younsi

plus de biens, plus de confort, plus de sécurité). L'humain œuvre pour combattre une pauvreté qu'il a parfois connue personnellement, que ses ancêtres ont la plupart du temps vécue, que tant de gens connaissent encore un peu partout sur la planète. Ce que tu vois en Afrique est évidemment impossible à accepter. Toi, les gens du pays, les coopérants, tous souhaitent la diminuer, cette pauvreté africaine (tous, sauf quelques cyniques, quelques psychopathes, mais ils sont tellement rares, les vrais mal-pensants. C'est la plupart du temps avec les meilleures intentions du monde que les humains se martyrisent mutuellement). La pauvreté fait mourir des innocents (comme le petit garçon dans *La Peste* de Camus), pour des raisons qui seraient si faciles à éviter. Si faciles... mais pas si faciles, malgré tout.

Ce qui est intéressant aujourd'hui dans les pays riches, c'est la notion de simplicité volontaire, de pauvreté assumée et voulue, souhaitée même, dans le sens d'un moins grand gaspillage, ou d'un pas de gaspillage du tout, afin de partager, sachant que sans le partage avec les autres du monde (le monde étant devenu si petit grâce aux moyens de transport et aux médias), il n'y a qu'un épouvantable séisme qui peut survenir, car les pauvres ne pourront tolérer encore bien longtemps l'injustice étalée plein écran sur leurs téléviseurs.

Le devoir revient donc aux nantis de se préoccuper de ceux qui le sont moins. Comment ? En goûtant aux saveurs de la réelle pauvreté, mais pauvreté sans misère et en toute dignité. Comment ? En faisant du canot dans les essaims de mouches noires quand on choisit de vivre au Québec (ce n'est qu'un exemple parmi d'autres) ou encore en allant donner la main à des enfants burkinabés, rien que pour sentir leur paume, quand on choisit la vie d'humanitaire.

Vœu pieux ? Peut-être. Vœu parmi les plus difficiles à réaliser. Œuvre de toute une vie. Mais à quoi sert la vie si elle n'est pas tendue vers le meilleur, la dignité, le « divin », oserais-je affirmer ?

En toute amitié,

Jean Désy

Date de réception : 13 juillet 2005
Date d'acceptation : 20 juillet 2005